

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

L'ANTHROPOLOGIE

ET

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ

CHEZ

LES PEUPLES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

MÉMOIRE DESTINÉ À LA 10^{ÈME} SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

CHARLES H. E. CARMICHAEL

M. S. G. L.



LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

L'ANTHROPOLOGIE

ET

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ

CHEZ

LES PEUPLES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

MÉMOIRE DESTINÉ À LA 10^{ème} SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

CHARLES H. E. CARMICHAEL

M. S. G. L.



B. 12.512

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

L'ANTHROPOLOGIE ET LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ

CHEZ

LES PEUPLES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

Dans l'anthropologie, comme dans beaucoup d'autres sciences, il y a des époques où des idées dépourvues de bases vraiment scientifiques paraissent néanmoins s'emparer de la science et la maîtriser pour le moment.

Ces époques sont, tant soit peu, des époques de crise. L'anthropologie, il me semble, en subit une, assez forte, au sujet des origines de la société chez les peuples de l'Orient et de l'Occident.

Il y a quelque temps, l'on parlait de la famille patriarcale, et du régime patriarcal, comme de formes primitives de la société.

Il y a quelque temps, l'on parlait de l'origine des races dites caucasiennes, ou aryennes, comme devant se trouver assez près du Pamir, ou des Pamirs, au delà de l'Himalaya.

Mais voici qu'aujourd'hui on s'est refusé à cette hypothèse, et l'opinion qui voudrait se vanter d'être la plus correcte en fait de science, se partage entre une origine du côté scandinave, ou du côté russe, — l'on n'est pas d'accord lequel, — de la mer Baltique.

Cette opinion, qui, du reste, comme l'autre, n'est et ne peut être qu'une hypothèse, plus ou moins vraisemblable, doit être soumise à un examen à la fois historique et géographique, comme aussi anthropologique. Ces sciences, que

nous disent-elles à ce sujet? D'où partent les migrations qui nous sont connues de par l'histoire? Sont-elles des migrations partant de la Péninsule Scandinave, ou des bords Baltiques de ce que nous appelons aujourd'hui la Russie?

Eh bien! Il y a eu un certain mouvement partant de la Péninsule Scandinave: mais c'est un mouvement relativement très-moderne, celui de la race qui sous le nom de Normands a donné des maisons souveraines et des familles dominantes à l'Angleterre, à l'Ecosse, à l'Italie méridionale, à la Sicile, comme aussi à la Russie, au moyen-âge. Mais le moyen-âge, ce n'est pas l'antiquité primitive, et ce fait très moderne ne comporte nullement l'historique des origines de la société, soit en Orient, soit en Occident.

Il me paraît, donc, que nous restons toujours en présence de l'ancienne théorie qui donnait une origine asiatique, ou orientale, à la société telle que nous la connaissons en Occident. Il est incontestable que parmi les traditions des peuplades de l'extrême Occident l'on trouve des traces qui comportent une origine orientale, et nulle autre.

Il est des animaux, par exemple, dont parlent les traditions populaires des Celtes qui, apparemment, ne se retrouvent pas, et ne se sont jamais retrouvés pendant l'époque historique, soit dans la Péninsule Scandinave, soit sur les bords aujourd'hui russes de la mer Baltique.

Le lion se retrouve dans plusieurs versions d'un *Folk-Tale* (récit populaire) celtique, recueillies de la bouche de personnes qui ne savaient pas l'anglais, qui ne savaient pas lire, et qui ne pouvaient pas avoir la connaissance du lion par la voie littéraire. C'est là un fait remarquable, signalé comme tel par le grand Folk-loriste celtique, feu Jean François Campbell de Islay, dans son édition des récits populaires celtiques, publiée sous le titre de *Popular Tales of the West Highlands*¹, dont une nouvelle édition paraît maintenant. (Alexander Gardner, Paisley and London, 1890-92).

¹ J'ai déjà signalé l'importance que j'estime appartenir à ces faits dans un Essai, *The Study of Folklore*, lu devant la Société

Comment le lion s'est-il fourré dans les têtes de ces vieillards et vieilles femmes des Hébrides, qui débitaient ces récits? Le savant Folk-loriste, Campbell de Islay, ne pouvait se l'expliquer que par l'hypothèse, qui, du reste, me paraît la plus vraisemblable, que le lion de ces récits populaires celtiques est contemporain de l'arrivée des Celtes aux bords de l'Atlantique, et qu'il y est resté dans leurs traditions¹.

Encore un autre fait assez étrange du même genre.

Sur les monuments sculptés de la race calédonienne dite Pictes, race dont l'origine et les affinités ethniques ont été un véritable champ de bataille pour les théories les plus diverses, on trouve, parmi une quantité d'autres symboles de signification incertaine, la représentation d'un éléphant.

Or l'éléphant est tout aussi oriental que le lion. D'où vient-il chez les Pictes? Si nous admettons que la race Pictes, quelles qu'ait pu être ses affinités ethniques les plus proches, soit gaéliques, soit cymriques, soit enfin teutoniques, gothiques, scandinaves, trouvait ses origines en Orient, comme aussi la race celtique, une tradition de l'existence de ces animaux autrefois connue aux pères lointains

Royale de Littérature du Royaume Uni, et publiée dans les *Transactions* de la Royal Society of Literature, 2nd series, vol. xv, 1892, qui se trouve dans la Bibliothèque de la Société de Géographie de Lisbonne.

¹ Campbell of Islay, *Popular Tales of the West Highlands*, 1, introduction, p. lvii: «The only far-fetched animal is the Lion, and in another story a similar creature appears as «the strong». Here is a fresh scent—for Sing is Liôn in India—and may once have meant Lion in Gaelic... The story cannot have crossed the sea from the West. It is therefore probable that it came from the East, for it is not of home growth, and the question is, how did it get to Barra?

It seems to have been known along a certain track for many ages. It is possible that it came from the far East with the people, and that it has survived ever since. It is hard to account for it otherwise.

de ces races dans leur berceau au delà de l'Himalaya devient possible, même probable, et la persistance en est également probable, ce me semble. Parler, en récit familier, d'animaux qui ne se trouvaient pas sur-le-champ, c'était, on est dans son droit de le dire, faire étalage de ses propres origines.

«Quelle idée te fais-tu, petit, de me trouver ici? demande le lion¹. Ma foi, je ne sais guère, lui répond le rat; seulement je peux dire franchement que ce n'est pas ici où je me serais attendu à te trouver, mais plutôt aux bords d'une rivière.»

Nous pouvons, je crois, nous associer au bon rat, comme l'a bien dit le savant Campbell, en confessant franchement que ce n'était pas aux bords de l'Océan Atlantique que nous nous attendions à trouver le lion.

Mais le voilà, chez les Celtes illettrés de l'extrême Occident. Je me sens autorisé à me rallier à l'opinion du savant Folk-loriste celtique, Campbell de Islay, et à dire que ce brave lion aura dû pénétrer à travers les montagnes et les bras de mer Écossais avec les Celtes, et qu'il a eu son point de départ, avec eux, en Orient.

Il y a quelque temps on parlait du régime patriarcal comme étant le plus ancien connu en fait de société primitive. L'on aurait peut-être mieux dit, société archaïque, au lieu de primitive. Toujours est-il que l'on peut admettre l'existence d'une couche sociale antérieure au régime patriarcal, sans aller nous heurter contre le système dit matriarcal, que l'on nous donne aujourd'hui chez beaucoup d'anthropologistes pour régime universel plus ancien que le patriarcal.

¹ Campbell, *Popular Tales*, 1, p. 103 : The Sea maiden : «What, lad, is the notion of myself being in such a place as this?» «Well, said he, I have no notion, but that it is not there the like of you ought to be; but about the banks of rivers.» Le savant Campbell ajoute, et l'on ne peut qu'ajouter avec lui : «Il est impossible de ne pas partager l'étonnement du lion.»

L'on imagine, sous l'impression de l'idée du matriarcat, que la société primitive n'en était pas, effectivement, une, mais plutôt un état de chaos, où l'enfant ne connaissait pas son père, ou en connaissait peut-être une demi-douzaine.

Il existe des peuples, il est vrai, aujourd'hui même, en Orient, où la polyandrie règne, et où la femme à tant de maris prend le dessus dans l'administration de la famille polyandre. Il en est ainsi chez les Thibétains, et parmi certaines peuplades des Indes Orientales et de l'Océanie, et l'on voudrait nous persuader qu'il en était ainsi chez les Arabes peu avant l'époque de Mahomet.

Je ne suis pas porté à croire que ce soient là des faits, par la force desquels on soit autorisé à accepter le matriarcat comme régime universel de la société primitive, soit chez les peuples sémitiques, soit chez les peuples caucasiens ou aryens.

Le système normal arabe nous paraît, au contraire, avoir été le système patriarcal. Ce serait un bouleversement complet de la société, soit en Arabie, soit ailleurs, que de passer du matriarcat au patriarcat, et l'on devrait en trouver des preuves bien assurées avant d'accepter la thèse.

L'Arabie au temps de Mahomet n'était pas dans un état de simplicité toute primitive. Elle subissait l'influence de plusieurs civilisations étrangères, romaine, persane, peut-être même assyrienne. Il a pu y avoir, en certains lieux, une polyandrie, un matriarcat, sans qu'on puisse affirmer que c'était là le système primitif des Arabes.

L'on s'est appuyé sur la philologie, pour donner à ces théories modernes une apparence de vérité¹. Mais le fait

¹ Je dis théories modernes parce qu'elles paraissent se résumer dans le système promulgué par un érudit Néerlandais de nos jours, Mr. le Dr. Wilken, actuellement, si je ne me trompe, professeur à Leyde, dans un ouvrage dont la traduction allemande ne date que de 1884. Mr. Tylor et Mr. Robertson Smith, dont j'aurai à parler sous peu, ne font que répéter les assertions et les conclusions à priori de Wilken, sans les renforcer par des faits avérés scientifiques. C'est donc, en effet, une théorie de Wilken, et une théorie moderne.

est que des savants qui étaient en connaissance de cause soit en langue arabe, soit en mœurs et coutumes de l'Orient, ont donné défi formel au prétendu côté philologique de ces théories. Pourtant, l'on passe outre, sans se soucier de ce défi.

Ce n'est pas là, ce me semble, un procédé scientifique. Encore moins est-ce raisonner. Ce n'est que passer outre. Feu Sir James Redhouse était un orientaliste d'une renommée incontestable. Il a donné défi formel à Mr. Tylor¹ au sujet du matriarcat arabe, soit du côté philologique, soit du côté historique. Mais Mr. Tylor et Mr. Robertson Smith, qui se sont, pour ainsi dire, constitués les avocats de ce système, ne relèvent pas le défi. Ils ne font que passer outre, et répéter les assertions de Wilken si fortement combattues par Sir James Redhouse sans dire mot de Redhouse. Est-ce là de la science? Je crois plutôt que ce n'est que l'absolutisme.

La science, telle que notre Congrès l'entend, si je ne me trompe, ne connaît d'infailibilité personnelle dans le champ scientifique soit en la personne d'un Wilkens, d'un Taylor, d'un Max Müller, d'un Robertson Smith, soit d'autre quelconque. Elle ne connaît que la vérité et la recherche de la vérité.

Or, la vérité, selon Sir James Redhouse n'est nullement avec la théorie Wilken-Tylor en fait du régime des Arabes avant l'Islam. Selon lui, c'est une erreur en philologie que de dire que pour l'Arabe les enfants de sa sœur lui sont attachés par un lien plus proche et plus saint que celui de la paternité, comme a dit Mr. Tylor, d'après Tacite.

Et si l'on invoque des bénédictions ou des malédictions, parmi les Arabes, sur l'oncle maternel de telle ou telle personne qui a mal agi, cela n'implique nullement, pour

¹ *Notes on Prof. E. B. Tylor's Arabian Matriarchate, propounded by him as President of the Anthropological Section British Association Montréal, 1883.* By James W. Redhouse, C. M. G.

nous, un régime primitif matriarcal. C'est tout bonnement que l'Arabe connaît, en règle, le père et ses qualités; mais, vu qu'on tient les femmes à l'écart, les mauvaises qualités que l'on ne trouve pas chez le père, sont censées pouvoir peut-être se rencontrer chez la famille de la mère, que le public arabe ne connaît pas. Ainsi le fils d'une mère ignoble peu souvent devenir le fléau d'un père noble; selon la version ottomane du Dictionnaire Arabe, le *dāmūs*, s. v. *khāl* «oncle maternel», où est donné le proverbe précité.

Les cas de succession du fils d'une sœur à l'autorité souveraine dans certaines dynasties arabes sont évidemment des exceptions à la coutume arabe ordinaire. Or, c'est l'exception, comme dit Redhouse, qui fait la preuve de la règle. La règle ordinaire de succession parmi les Arabes était incontestablement de fils en fils, et, de préférence, le fils aîné succédait dans le pouvoir. Sans doute, il y a eu en Arabie des influences étrangères, dit Redhouse, et il convient que les rois arabes de Hira suivaient probablement l'exemple de leurs suzerains persans.

J'ai déjà parlé de l'existence d'influences étrangères sur les us et coutumes arabes, influences qui, du reste, nous sont connues d'après l'histoire. Sir James Redhouse ne fait que me venir en aide, et accentuer la thèse, comme le fait aussi l'auteur d'une étude intéressante sur ce sujet, sous la rubrique «Semitic Religions» dans l'*Edinburgh Review*, pour avril, 1892, et cela d'autant plus qu'il ne cite pas la réplique trop peu connue de Sir James Redhouse¹ à Mr. Tylor que je cite, et sur laquelle je m'appuie. Or, il y a huit ans que Mr. Tylor donnait ce rôle primitif au

¹ C'est à la bienveillance de Lady Redhouse qui je dois la possession d'un exemplaire de cet opuscule, qui, sous un format assez éphémère, est pourtant un chef-d'œuvre dans son genre, et devrait être médité profondément par tout anthropologiste, comme aussi par tout orientaliste, qui voudra ne pas être le simple sectaire d'une théorie dépourvue de base sérieuse, soit en science, soit en fait.

matriarcat arabe, à la session de Montréal, Canada, de la British Association.

Eh bien! Pendant ces huit ans l'on peut affirmer, d'accord avec l'écrivain précité dans l'*Edinburgh Review*, que rien n'est arrivé en fait de découvertes scientifiques qui puisse donner raison à l'école Wilken-Tylor-Robertson Smith, et que personne n'a jusqu'ici pu renverser les arguments si forts, soit du côté philologique, soit du côté historique, débités à l'adresse de Mr. Tylor par Sir James Redhouse. Il résulte de tout ceci que le savant professeur de Leide, Mr. Wilken, paraîtrait s'être tant soit peu joué des Arabes, et de leur organisation sociale primitive, et que les savants anglais, Tylor et Robertson Smith, se sont précipités, peut-être un peu aveuglement, sur la pente théorique qui s'offrait à eux, mais que, nonobstant, l'étalage de tant de fleurs d'érudition dont les dangereux abîmes sont cachés, conduit toujours aux abîmes.

Veut-on aller aux abîmes, ou rester sain et sauf? L'école Wilken-Tylor-Robertson Smith nous parle, en outre, beaucoup du *Totem*, et voudrait nous faire croire qu'il y avait des tribus arabes qui se donnaient pour la véritable descendance de certains animaux, dont ils portaient le nom.

Soit, dit Sir James Redhouse; mais n'avons nous pas aussi bien chez nous en Angleterre des Bull (Mr. Max O'Rell, j'ajouterais, ne nous a-t-il pas donné un portrait de *John Bull* à la Max O'Rell?), Steer, Stay, Lamb, etc., sans qu'on puisse affirmer que le système *Totem* soit par ce fait établi chez nous? On abuse aujourd'hui beaucoup, je crois devoir le dire, parmi les anthropologistes anglais de cette formule *Totem*, comme aussi de l'autre formule, matriarcat. L'on veut nous faire croire au *Totem* partout où l'on trouve des noms de tribu, ou de famille qui dérivent des animaux, comme on veut nous faire croire à un matriarcat partout où l'on trouve une succession en quenouille, tout exceptionnelle qu'elle puisse avoir été. Cette succession se trouve, sans doute, à certaines époques et chez certaines peuplades de l'Occident comme de l'Orient;

mais c'est à titre exceptionnel, soit en Orient, soit en Occident, et comme l'a déjà fait observer Sir James Redhouse *exceptio probat regulam*.

Il est une autre formule dont l'école précitée semble abuser: celle du *Taboo*, idée religieuse des Polynésiens.

Il pourrait paraître chose un peu douteuse que celle de prendre une formule religieuse de l'Océanie, et l'appliquer aux Caucasiens.

Il me paraît chose également douteuse que de prendre un système des races rouges, celui du *Totem*, et l'appliquer indistinctement aux Sémites et aux Caucasiens.

Quant à la polyandrie, soit thibétaine, soit des Nairs ou de certaines tribus malaises, elle a plutôt l'apparence de tirer son origine d'une situation exceptionnelle du pays agissant sur les habitants, que d'un système social primitif, antérieur au régime patriarcal.

Je n'ai pas ici à m'occuper de la question, si le régime patriarcal aura été précédé par une agglomération plus grande que la famille, ou non.

Je ne fais que rappeler à l'attention de notre Congrès qu'un procédé tout autre que scientifique a été employé pour appuyer une série de théories qui peuvent être séduisantes, qui se prévalent de grands noms, mais qui, néanmoins, ne reposent sur aucune base scientifique qui nous soit connue.

J'accepterais le *Matriarcat*, le *Taboo*, le *Totem*, comme faisant partie des origines sociales en Orient et en Occident, si j'étais persuadé que les faits connus de l'histoire, et les procédés voulus de la science y portaient appui; mais je ne puis me faire un *Credo* d'une simple série d'hypothèses.

A l'avenir de nous montrer la vérité. En science notre devise doit être—*Veritas temporis filia, non auctoritatis*.

